

DICTIONNAIRE  
DES  
PHILOSOPHES ANTIQUES



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

**DICTIONNAIRE  
DES  
PHILOSOPHES ANTIQUES**

publié sous la direction de

RICHARD GOULET

*Chercheur au C. N. R. S.*

IV

de Labeo à Ovidius

*C. N. R. S. ÉDITIONS*

*15, rue Malebranche, 75005 PARIS*

2005

© CNRS Éditions, Paris, 2005

ISBN 2-271-06386-8

descendre avec elle sur terre pour exterminer ces « chiens ». Ils arrivent alors dans une ville de Thrace, Philippopolis, où ils rencontrent des hommes à la recherche de trois esclaves fugitifs accompagnés d'une femme que ceux-ci ont réduite en esclavage. Ces esclaves en fuite font partie précisément des gens dont se plaint Philosophie. Il s'agit de Cantharos [⇒C 37a] (§ 28), Lécythion (⇒L 26) et Myropnous (§ 32). Lorsque Philosophie demande à Hermès de prononcer un jugement, celui-ci ordonne à Lécythion et à Myropnous de retourner chez leurs maîtres et de continuer à apprendre leur précédent métier qui, dans le cas de Myropnous, consistait à raccommoder les manteaux déchirés. Mais auparavant l'un et l'autre seront fouettés avec de la mauve [§ 33] (si l'on adopte la correction *μαστιγωθέντε* proposée par De Jong, alors que les manuscrits ont *μαστιγωθέντα*, auquel cas seul Myropnous aurait droit au fouet).

MARIE-ODILE GOULET-CAZÉ.

## 209 MYRTILUS DE THESSALIE RE 7

II ?

Grammairien originaire de Thessalie, probablement fictif, qui est l'un des interlocuteurs du banquet décrit dans les *Deipnosophistes* d'Athénée (II-III). Il voit dans les philosophes de son époque notamment des faux philosophes, et il s'attaque dans cette perspective principalement aux cyniques (ou du moins aux représentants des aspects les plus rudes et les plus grossiers de cette philosophie) et aux stoïciens.

Cf. 1 R. Hanslik, art. « Myrtilos » 7, *RE XVI* 1, 1933, col. 1166.

**Historicité et personnalité philosophique.** Myrtilus n'est connu que par le banquet d'Athénée (⇒A 482) qui est censé avoir eu lieu dans la maison d'un riche et illustre haut fonctionnaire romain, P. Livius Larensis. Certains convives de ce banquet sont des personnages historiques connus par ailleurs, comme le célèbre juriste et haut fonctionnaire romain Ulpien de Tyr (Domitius Ulpianus), mort en 228, qui est le principal intervenant dans le dialogue. En revanche, comme dans le cas de Myrtilus, l'historicité d'autres personnages n'est pas attestée par ailleurs, à commencer par l'historicité même de l'hôte Larensis ; et c'est le cas aussi du cynique Cynulcus (« conducteur de chiens », de son vrai nom Théodore, au dire d'un autre convive, Démocrite de Nicomédie [⇒D 70a] : cf. XV, 669 e, 697 b), qui est le deuxième interlocuteur par ordre d'importance dans le banquet et le principal opposant d'Ulpien, dont il critique souvent la pédanterie. Cela dit, dans le cas de Myrtilus, qui est le troisième interlocuteur par ordre d'importance, l'idée qu'il peut s'agir d'un personnage tout à fait fictif semble se heurter à la difficulté qu'Athénée, contrairement à ses habitudes, est assez prodigue en données biographiques sur son compte (cf. 2 L. Rodríguez-Noriega Guillén, *Ateneo, Banquete de los eruditos, libros I-II*, introd., trad. y notas, coll. « Biblioteca clásica Gredos » 257, Madrid 1998, p. 51) : on sait en effet par Athénée qu'il était originaire de Thessalie (III, 108 d ; XIII, 568 c), qu'il était le fils d'un cordonnier (XIII, 568 e), qu'il avait vécu à Corinthe, où il exerça comme sophiste (XIII, 567 c, 573 c), et qu'il réalisa un voyage de Synnade à Métropolis, en Phrygie (XIII, 574 f).

Or, le métier de cordonnier que l'on attribue à son père est un élément qui, dans la littérature philosophique populaire, se trouve souvent rattaché à l'image de l'individu qui possède des aptitudes naturelles et une situation appropriée pour se consacrer à la philosophie. On a donc eu tendance à l'interpréter comme le signe supplémentaire d'une pure création littéraire : cf. **3** C. B. Gulik, *Athenaeus, The Deipnosophists*, with an English transl., coll. LCL 204, London 1927, t. I, p. XIII, qui signale cette humble origine et le métier du père comme un lieu commun de la littérature cynique. En revanche, Rodríguez-Noriega Guillén **2**, p. 51 n. 97, insiste sur la possibilité que le renseignement en question puisse être authentique dans ce cas, comme le personnage de Myrtilus en général. Le plus prudent est donc de laisser dans le doute la question de son historicité, ou d'affirmer en tout cas la possibilité (comme c'est, en général, probablement le cas de tous les personnages du banquet) d'un mélange d'éléments historiques et d'éléments fictifs.

Sur la figure du cordonnier philosophe, cf. **4** O. Lau, *Schuster und Schusterhandwerk in der griechisch-römischen Literatur und Kunst*, Inaug.-Diss. Bonn 1967, 217 p. ; **5** R. F. Hock, « Simon the shoemaker as an ideal cynic », *GRBS* 17, 1976, p. 41-53; réimpr. dans M. Billerbeck (édit.), *Die Kyniker in der modernen Forschung : Aufsätze mit Einführung und Bibliographie*, coll. « Bochumer Studien zur Philosophie » 15, Amsterdam 1991, p. 259-271 ; **6** R. Goulet, « Trois cordonniers philosophes », dans M. Joyal (édit.), *Studies in Plato and the Platonic tradition : essays presented to John Whittaker*, Aldershot 1997, p. 119-125, repris dans R. Goulet, *Études sur les Vies de philosophes*, p. 145-149.

En ce qui concerne son propre métier, on ne peut pas conclure, comme le remarque Hanslik **1**, que Myrtilus était poète du fait qu'il se trouve rattaché par son nom au comique du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (XIII, 566 e). Pour expliquer sa personnalité, il faut plutôt tenir compte de son métier d'enseignant : en fait, Ulpien le considère comme un διδάσκαλος (IX, 386 e) ; il est qualifié ailleurs dans le banquet comme un grammairien (γραμματικός, XIII, 567 c ; 610 c ; γραμματικώτατος, 570 a), et l'on fait l'éloge de son érudition (πολυμαθής, XIII, 610 b). On l'appelle aussi « sophiste » (σοφιστής, XIII, 567 a) et on peut même l'imaginer comme un sophiste itinérant (cf. *supra* Corinthe, Phrygie). On sait au moins qu'il a exercé en particulier ce métier à Corinthe, si bien qu'il est appelé « le sophiste des Corinthiens » (XIII, 573 c ; cf. *ibid.* 567 c).

Si Myrtilus est appelé dans le banquet « sophiste » ou, le plus souvent, « grammairien » sur un ton clairement méprisant, notamment par Cynulcus qui lui reproche son excès d'érudition comme une charlatanerie, il emploie aussi à son tour sur un ton similaire le terme de « philosophe » (φιλόσοφος), en parlant justement de personnages comme Cynulcus (cf. XIII, 572 b, 610 b-e). Par là, Athénée exprime sans doute ses sentiments dans le vif débat qui oppose à son époque « littérature » et « philosophie ».

Cynulcus commence par reprocher à Myrtilus, notamment en raison de son amour des courtisanes, la mollesse de sa vie (XIII, 566 f *sqq.*), accusation dont il se défend (XIII, 571 a *sqq.*). Myrtilus est en fait le grand interlocuteur du livre XIII d'Athénée, intitulé par la tradition *Sur les femmes*, mais qui représente en réalité une espèce de dialogue sur l'amour en général, un ἑρωτικὸς λόγος : cf. **7** J. L. Sanchis Llopis, *Ateneo de Náucratis, Sobre las mujeres, Libro XIII de La cena de los eruditos*, trad., coll. « Akal/Clásica » 40, Torrejón de Ardoz 1994<sup>3</sup>, 204 p. (cf. en particulier p. 25-39) ; **8** L. K. McClure, *Courtesans at table :*

*gender and Greek literary culture in Athenaeus*, New York/London 2003, XII-242 p., notamment p. 51-56.

Myrtilus illustre la nature d'Éros, ainsi que les souffrances des amoureux, à travers une série de fragments d'Euripide, de Pindare et de plusieurs poètes comiques du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (cf. 561 a – 563 b). Il cite ensuite un fragment du poète Hermeias de Curion (cf. 9 J. U. Powell, *Collectanea Alexandrina*, Oxford 1925; réimpr. 1970, p. 237) qui fustige les stoïciens comme des charlatans et des comédiens qui font justement le contraire de ce qu'ils proclament. A ce sujet, Myrtilus s'attaque ici en particulier (cf. 563 e – 564 f) aux stoïciens en tant que pédérastes, les qualifiant de corrupteurs d'enfants, et ajoutant que ce n'est que sur ce seul point qu'ils imitent Zénon, lequel n'eut jamais de rapport avec des femmes mais toujours avec de jeunes garçons (= Antigone de Caryste, fr. 33 A Dorandi) : il leur reproche de proclamer qu'il faut aimer non seulement les corps mais aussi les âmes des favoris, alors qu'ils disent aussi qu'il faut les retenir jusqu'à l'âge de 28 ans ; et de choisir leurs favoris pour leur menton rasé. Quant à la barbe, il leur rappelle les enseignements de Chrysippe, qu'il dit admirer, et qui faisait appel à la censure du cynique Diogène (⇒D 147) contre les hommes rasés. Myrtilus cite aussi Zénon, qui, comme s'il avait prévu le style de vie hypocrite de ses disciples, avertit ceux-ci de la nécessité de bien comprendre ses enseignements, s'ils ne veulent pas devenir des hommes sordides et avarés (365 d = Antigone de Caryste, fr. 37 Dorandi). Il dit que la plupart des philosophes (stoïciens) sont des hypocrites : désireux de se consacrer à l'autarcie et à la frugalité, on les voit mener une vie vulgaire, comme des avarés, même s'ils portent des manteaux grossiers et s'ils critiquent ceux qui utilisent des parfums et portent des vêtements un peu plus efféminés. Myrtilus reconnaît qu'il fait lui-même aussi l'éloge de la beauté, et il fournit des renseignements sur la valeur que celle-ci possède notamment chez les Grecs, au point d'être même objet de concours (365 a-366 e).

Théodore-Cynulcus, comme porte-parole des cyniques (philosophes) présents dans le banquet, répond aux attaques de Myrtilus (cf. 366 e - 571 a) : il accuse celui-ci de ne pas accepter les rapports pédérastiques parce qu'il fréquente les courtisanes ; et immédiatement après il adresse sa réprobation contre les courtisanes et contre tout ce qui a à voir avec elles. Myrtilus, à son tour, en fera l'éloge (571 a - 601 b) : il rappelle la noblesse de l'étymologie de leur nom (ἑταίρα), il fait référence aux temples et aux fêtes qui leur sont consacrés, ainsi qu'à leur rôle en tant que bienfaitrices de la communauté ; et il prononce finalement un long discours sur les courtisanes les plus célèbres et leurs surnoms (ἑρωτικὸς κατάλογος). Il reconnaît qu'il tombe facilement amoureux, mais il nie qu'il soit perturbé à cause de l'amour, comme le prétend Cynulcus ; il se borne à accepter aussi bien l'importance d'Éros que celle d'Aphrodite (599 e). Il revient (601 e - 605 d) sur l'amour des garçons, et il finit par reconnaître à la pédérastie une fonction positive du point de vue social : il évoque la Crète, Athènes (l'épisode du tyranicide), etc. Cependant, à côté de cela, il raconte d'autres anecdotes amusantes sur des rapports pédérastiques, et il reprend le ton de la censure et de l'avertissement à l'encontre des philosophes qui ne croient pas à l'amour (impossible) des femmes. Pour lui, il suffit de renoncer, lorsqu'on comprend qu'il est impossible. En revanche, il accuse les philosophes (stoïciens) de manquer de sentiments et de s'adonner à la débauche et à la violence sous les effets du vin (il raconte l'anecdote de Persée de Citium et de la joueuse de flûte : cf. Antigone de Caryste, fr. 34A Dorandi). Myrtilus reprend le sujet primitif du dialogue se concentrant sur la beauté des femmes (608 a - 610 a), et il cite de nombreux passages en témoignage.

A ce point du banquet, Cynulcus intervient pour critiquer l'excès d'érudition exhibé par Myrtilus : il le méprise à nouveau comme grammairien, et il prétend montrer que par un tel excès d'érudition Myrtilus ne fait en réalité que cacher son ignorance (610 b-e). A son tour, Myrtilus poursuit son attaque contre les philosophes, qui méprisent la littérature (μισοφιλόλογοι). Il se réjouit du fait qu'ils se trouvent souvent expulsés des villes par leurs gouvernants (610 e). L'attaque est maintenant adressée nettement contre les cyniques représentés par Cynulcus : il leur reproche de mépriser les qualités positives et admirables du chien, c'est-à-dire son flair qui lui permet de distinguer ce qui lui est propre de ce qui lui est étranger, et la fidélité de sa protection pour tous ceux qui le traitent correctement. Bien au contraire, ces cyniques-là ne s'associent à personne et ne connaissent personne ; ils ne

s'attachent à imiter que les côtés négatifs du chien (611 c) : « Le chien est par nature injurieux et vorace ; pire, il mène une vie misérable... et dépouillée ; or ces deux aspects, vous vous appliquez à les imiter : vous dites des méchancetés, vous êtes gloutons et qui plus est, vous vivez sans toit et sans foyer » (trad. 10 M.-O. Goulet-Cazé, « Les premiers Cyniques et la religion », dans *Ead.* & R. Goulet [édit.], *Le cynisme ancien*, p. 117-158, notamment p. 137 n. 92). Bref, ils se révèlent pour Myrtilus étrangers à la vertu et inutiles dans la vie. Myrtilus va même jusqu'à déclarer que « rien n'est moins philosophe que ceux qui s'appellent philosophes » (οὐδὲν γὰρ ἔστι τῶν καλουμένων φιλοσόφων ἀφιλοσοφώτερον, 611 c). Il termine son attaque contre les philosophes en évoquant le socratique Eschine, qui peut paraître admirable si on lit les dialogues qu'il a publiés sous son nom, mais le serait beaucoup moins si on le jugeait d'après le portrait qu'en fait Lysias (⇒L 94) dans un discours dirigé contre lui (611 d – 612 f = SSR VI A 16).

Comme on peut le voir, Myrtilus considère que les philosophes (ou ceux qui se présentent comme tels) ne sont en réalité que de faux philosophes. D'après lui, c'est eux paradoxalement qui méritent le moins d'être appelés des « amants de la sagesse ». Il s'attaque de façon spécialement virulente aux cyniques et aux stoïciens, mais il s'en prend en général à tous les socratiques et à tous les philosophes, dans la mesure où ils sont pour lui en principe suspects d'hypocrisie.

En ce qui concerne les cyniques, il faut noter que le portrait qu'en trace Athénée ailleurs, à travers notamment Ulpian, est tout à fait négatif, évoquant surtout les traits de la gloutonnerie et de la grossièreté (cf. III, 96 f, III, 121 f), comme s'il voulait montrer la face la plus désagréable, la plus rude et inconvenante de cette philosophie, qui était sans doute la face la plus couramment montrée par les cyniques de son époque. Et cela coïncide avec les traits que le personnage (historique ou pas) de Myrtilus attribue à Théodore-Cynulcus et aux autres philosophes. On peut préciser que Myrtilus pouvait éprouver de l'admiration pour les vrais représentants du cynisme, si on pense qu'il cite quelquefois de façon positive Diogène, et qu'il semble aussi manifester un certain respect pour les ancêtres des stoïciens tels que Zénon et Chrysippe (cf. *supra*), peut-être relativement aux attitudes qui pouvaient les rapprocher justement des cyniques primitifs.

Cela dit, nous préférons renoncer à ranger Myrtilus proprement parmi les cyniques, même à titre fictif (cf. 11 M.-O. Goulet-Cazé, *L'ascète cynique : un commentaire de Diogène Laërce VI 70-71*, coll. « Histoire des doctrines de l'Antiquité Classique » 10, Paris 1986, réimpr. 2001, p. 248). Il semble bien que la condition de philosophe au sens propre ne convienne pas trop bien à un personnage comme Myrtilus. Il semble plutôt rattaché à la tradition littéraire, et en ce sens on peut voir en lui peut-être un certain reflet d'Athénée lui-même. Par ailleurs, comme le fait Sanchis Llopis 7, p. 37 n. 1, on peut rapprocher la position d'Athénée dans la polémique « littérature » versus « philosophie » de celle d'un auteur comme Lucien (⇒L 66) : « En semejante polémica Ateneo se muestra muy cercano a Luciano, quien en su *Banquete*, que reproduce la oposición literatos/filósofos, arremete duramente contra la hipocresía y vulgaridad de los sofistas y el exceso de erudición vacua de su época. »